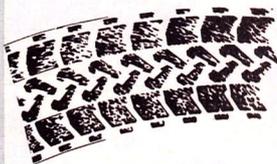


GUIDE

TV

RADIO

Didier Regnier entre Katmandou et Pokhara, sur les hauts plateaux népalais.



SPECIAL
GRAND
RAID

DE DIDIER REGNIER

LE CHOC DU TIERS MONDE

Didier Regnier nous raconte pendant ces trois semaines son ahurissant voyage qui l'a confronté au Tiers-monde et à sa misère qui « est présente, s'impose, vous étouffe et dégage en tout lieu la même odeur »...

Dans un petit ruisseau recouvert de neige, en Chine, Philippe trouve une petite fille morte. En Somalie, Christine partage la journée d'un réfugié éthiopien. En Tanzanie, Guilène tourne sur des champs d'ordures et, au Pérou, Georges enquête sur les bidonvilles et le ravitaillement en eau.

En Zambie, le petit écolier de brousse n'a pas de quoi s'acheter un cahier. A Santiago du Chili, Marcia rêve d'être hôtesse de l'air, elle qui ne connaît rien d'autre que les murs gris du « poblacione » de la Victoria...

« La misère, dit Georges Siciliano, nous l'avons beaucoup filmée. Elle est présente, elle s'impose, vous

étouffe et dégage en tout lieu la même odeur. Nous ne savions pas beaucoup de la vie. Nous allions faire le tour de la Terre et nous endurcir avec la misère. Aucun d'entre nous n'avait déjà eu vraiment faim ni froid. Et nous n'avions jamais pleuré pour de vrai. »

Baladins de l'an 2000, le pied au plancher mais le cœur en bandoulière, nous avons traversé la misère comme un sixième continent, reléguant pudiquement à des heures inavouables nos débats internes... Le voile de poussière estompé, nos regards se sont croisés, interrogés, parfois compris, souvent étonnés... Nous leur avons expliqué d'où nous venions, ils nous ont répondu qui ils

LE CHOC DU TIERS MONDE

étaient ; traçant au-delà des mots d'invisibles paradis...

« Dans leurs yeux, on pouvait lire à travers ces visages d'enfants, de femmes, d'hommes et de vieillards, une résignation de vivre leur quotidien, souriant aux passants qu'ils enviaient, sans haine, et qui ne laissaient qu'un souvenir lointain d'une caravane qui n'a rien donné. »

Une caravane qui est passée vite, prenant beaucoup, laissant peu. Mais, pour nous, si la voiture a été un bel instrument qui faussait un peu les rapports avec les autochtones, elle a été aussi et surtout un fabuleux moyen d'aller à leur rencontre, dans les endroits les plus reculés du monde. Pour les voir, les écouter, pour témoigner de leur vie, tout simplement.

Un exemple, raconté par le Canadien Francis Lesveque. « De Katmandou, sept heures de route vers l'Ouest pour atteindre Pokhara ; et, de là, cinq heures vers le Sud pour gagner Palpa, petite région isolée au centre du Népal. Il faut y trouver un guide pour aller à Taong, un hameau perdu à deux heures de piste, en pleine montagne. C'est à cet endroit que se trouve, cette semaine, « le camp des yeux ». Pour la première fois, une voiture parvient jusqu'ici. Organisé par l'hôpital des yeux de Katmandou, avec l'assistance de l'OMS (Organisation mondiale de la santé), le « camp des yeux » est un moyen original de s'attaquer à un problème de taille. Avec 3 % de ses quinze millions d'habitants, le Népal a le plus haut taux de cécité de la planète.

Alors, des quatre coins de la montagne, ils arrivent par dizaines dans le petit village où s'est installé le camp. Ils marchent parfois un, deux, trois jours dans des sentiers tortueux, à flanc de montagne, l'aveugle tenant le morceau de bois que lui tend son guide. Car tout le problème est là : les habitants sont isolés, très isolés au pied du Toit du monde.

Évidemment, la cécité est imputée au sous-développement : sous-alimentation (carences en vitamines A), manque de médicaments et de personnel médical qualifié.

« Chico » de la mine de La Oroya, dans l'altiplano péruvien. Il n'est pas rare de descendre dans les galeries dès l'âge de 14 ans (1).

Après un jour et une nuit au volant, arrivée d'un équipage à Jaipur, capitale du Rajasthan (sur la route Udaipur-Varanasi : 1 500 kilomètres). Surnommée « la ville rose », à cause de la couleur du grès employé pour la construction des bâtiments, elle est entourée d'un rempart de dix kilomètres (2).

Le Pérou connaît jusqu'à 200 % d'inflation. Chômage et désœuvrement sont, hélas ! le pain quotidien des enfants des villes. Beaucoup de familles se sont installées sur des champs d'ordures (3).

Sur place, ils vont trouver du secours. Pendant une semaine, une petite équipe médicale s'occupe à prévenir et à guérir les cas les plus simples de cécité, la cataracte notamment.

Et pourquoi autant d'aveugles au Népal ? En grande partie, à cause de l'exposition violente des habitants aux rayons du soleil, en pleine montagne. Détail intéressant : ils ne portent pas de chapeau, ce qui les expose davantage.

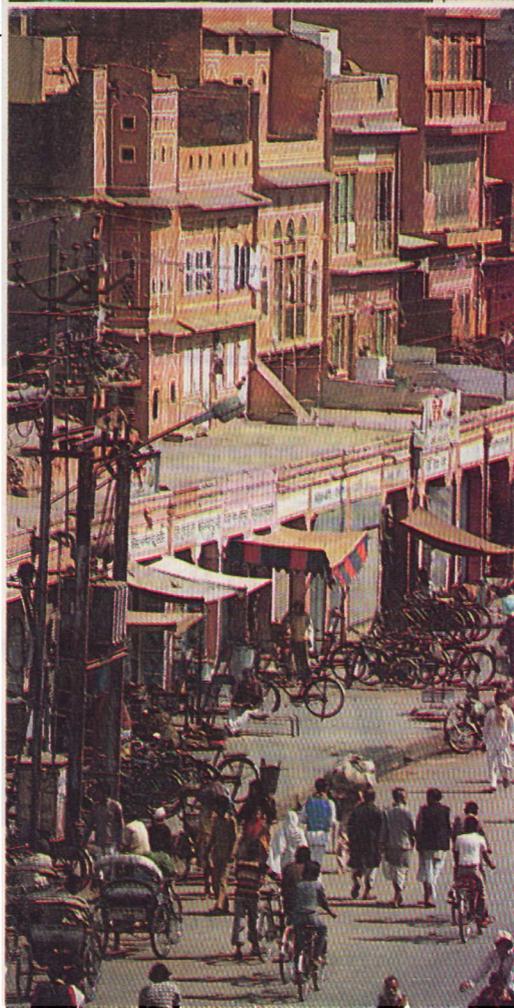
Pour quelques-uns de sauvés, combien resteront à l'écart, au bout du monde, oubliés de tous ? Car la plupart des villages sont inaccessibles. Celui-ci, par exemple, est littéralement accroché sur une pente abrupte, donnant l'impression d'être suspendu entre ciel et terre.

Le dernier soir, avant que la petite équipe médicale ne s'en aille, un grand feu a été allumé. Les paysans ont chanté une bonne partie de la nuit. Un mouton a été égorgé, puis jeté au feu pendant une demi-heure. Un homme a retiré la carcasse noircie et l'a longuement dépecée pour la vider de son contenu. Ce n'était pas pour manger, c'était un sacrifice pour conjurer les mauvais esprits qui hantent chaque détour des sentiers de la montagne. »

Nous avons continué notre route, de Djibouti à Bombay, de Pékin à Lima, interpellés par des enfants en haillons et troublés par des silences un peu trop pesants...

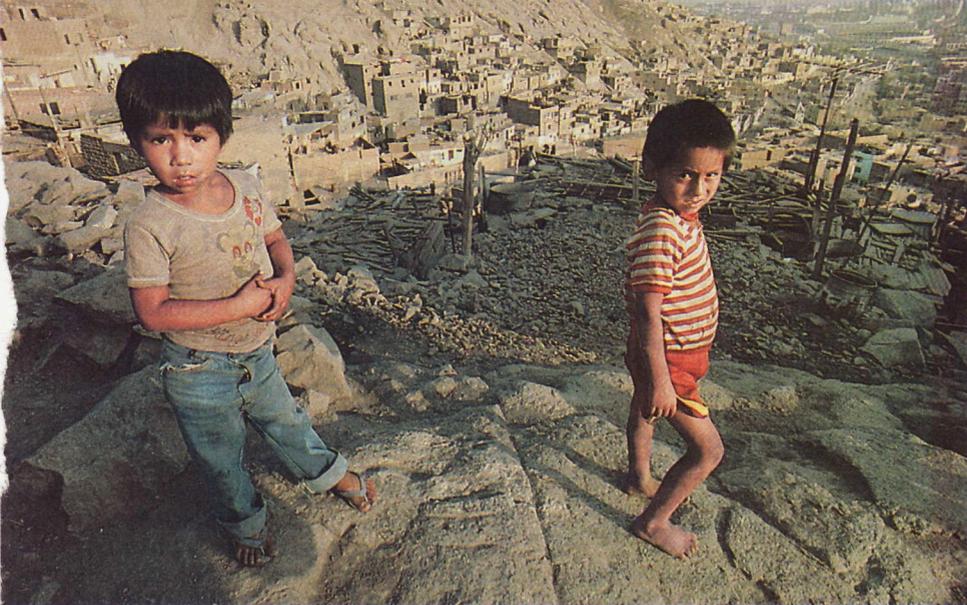
A travers les témoignages des enfants, nous avons senti les ruines de la guerre et perçu les folles conquêtes des régimes politiques. Deux sur trois n'ont pas été choisis par le peuple qu'ils sont censés représenter.

Santiago du Chili. Lundi 8 heures. Ciel bleu au-dessus de la Victoria qui ferait presque oublier l'hiver austral



PHOTOS G. FLEURY

naissant. Nous sommes dans les quartiers pauvres de la capitale, oubliés, cachés, abandonnés. Ici, une famille de quatre enfants doit survivre avec un « salaire » mensuel de 35 dollars. C'est ce que paie le gouvernement aux ouvriers des « fronts d'urgence », chantiers organisés pour éponger la masse grandissante des chômeurs. C'est mieux que rien : il n'y a pas le choix...



échappés quelques instants par la fenêtre, portant en eux les doutes de toute une jeunesse en attente. Elle voudrait devenir hôtesse de l'air ou journaliste, pour « dire la vérité sur ce qui se passe »...

Ici, les familles se sont organisées pour « survivre » : création de comités de quartiers, de coopératives, achats en gros pour faire baisser les prix, soupes populaires pour les plus défavorisés. Une structure qui ne laisse pas indifférentes les autorités. Lors des « protestas », le quartier est très vite surveillé par les carabinieri.

Un peu plus haut, au Costa Rica, des dizaines et des dizaines de réfugiés arrivent du Nicaragua en guerre. Plus de maison, plus de pays, plus de famille. Éternel refrain de ceux à qui on ne demande jamais leur avis. Comment oublier le témoignage de ce gamin de 11 ans qui avait marché seul douze jours en montagne pour fuir les combats et qui a perdu ainsi toute trace de ses parents ?

A l'autre bout du monde, nous avons senti différemment le prix de la vie, la vie fragile qui passe et qui s'en va, sans faire de bruit.

En Inde, sur la chaussée, deux tas de bois : ce sont deux camions qui se sont heurtés de plein fouet. Complètement disloqués. Sur le bas-côté, deux tas de cendres qui fument encore : ce sont les chauffeurs morts que l'on a brûlés aussitôt... Regards tristes de leurs compagnons, mais aucune larme, aucune agitation particulière. Une sorte de résignation devant la mort. Deux jours plus tard, l'horreur : un gosse écrasé sous un camion, la cervelle éclatée. Tout autour, l'assistance, muette. Et des visages qui semblent dire : « Cela devait arriver »... La mort ne compte pas. Seule compte la délivrance.

Les enfants du Kilimandjaro avaient froid, le sadhou indien ne mangeait pas, ni les chicos des mines de La Oroya ; le réfugié éthiopien ne dormait plus, l'enfant du Nicaragua était orphelin. Ils se lèvent chaque matin, portant le fardeau de leur détresse, sans cesser de sourire à ceux qui passent, qu'ils regardent sans entendre, qu'ils aiment sans détester. Pour un sourire, pour quelques secondes de bonheur qui allègent un peu leur fardeau. ■

Rue de la Liberté, je rencontre Marcia, une fillette de 14 ans. Petite maison, aux murs gris. Un trou dans le carreau de la fenêtre : « un souvenir des carabinieri », dit-elle en riant. Accroché au mur, et comme dans la plupart des autres maisons, un portrait du P. André Jarlan, prêtre français tué il y a quelques mois lors d'une manifestation alors qu'il lisait la Bible chez lui. « Com-

ment était-il ? — Il était gentil, très humain, et il nous donnait toujours du courage. » « Que penses-tu du général Pinochet ? — Il faut qu'il parte ! » « Qu'est-ce que ce serait, pour toi, un bon président ? — Ce serait quelqu'un qui donnerait du travail pour tout le monde, et qui ne ferait pas de différences entre les riches et les pauvres. »

Les yeux clairs de Marcia se son-

LA SEMAINE PROCHAINE

Didier Regnier et ses compagnons du Grand Raid ont fait des rencontres inou-